

Extrait du *Journal d'Anne Franck* (1942-1944)

« De toute évidence, le couple à la lampe de poche avait prévenu la police ; c'était le dimanche soir, le soir du jour de Pâques, le lendemain personne au bureau, donc personne ne pouvait rien faire avant mardi matin. Imagine-toi deux nuits et un jour à vivre dans l'angoisse ! Nous ne pensions à rien, restions assis là dans l'obscurité totale car Madame, de peur, avait complètement dévissé l'ampoule, les voix chuchotaient, à chaque craquement on entendait des « chut, chut ». Dix heures et demie, onze heures passèrent, pas un son, chacun leur tour, Papa et Van Daan vinrent nous voir. Puis à onze heures et quart, des bruits en bas. Chez nous, on entendait distinctement respirer toute la famille, pour le reste nous étions immobiles. Des pas dans la maison, dans le bureau privé, dans la cuisine, puis...dans notre escalier, tout le monde retenait son souffle, huit cœurs battaient à tout rompre, des pas dans notre escalier, puis des secousses à notre porte-bibliothèque. Moment indescriptible : « Nous sommes perdus ! » dis-je, et je nous voyais tous les huit, emmenés la nuit même par la Gestapo. Secousses à la porte-bibliothèque, à deux reprises, puis une boîte tomba, les pas s'éloignèrent, pour l'instant nous étions sauvés ! Un frisson nous parcourut tous, sans en distinguer la provenance j'entendis des claquements de dents, personne ne disait plus rien, nous sommes restés assis ainsi jusqu'à onze heures et demie. »

Extrait du roman *Les Chats* de Marie-Hélène Delval (2005)

« Je me suis réveillé couvert de sueur, la bouche grande ouverte comme si le hurlement que j'avais poussé dans mon rêve continuait d'en sortir.

Il faisait encore nuit, mais le petit vent qui murmurait dans les feuilles, devant ma fenêtre ouverte, apportait déjà la fraîcheur de l'aube qui reviendrait bientôt.

La nuit suivante, j'ai fait le rêve pour la première fois.

Je marchais sur un sentier montant vers le sommet d'une colline. Un vent de tempête miaulait autour de moi comme une horde de chats furieux, tordant les branches des arbres dont je devinais dans les ténèbres les mouvements désespérés.

Le sentier montait toujours, traversant un bois inconnu et en même temps étrangement familier. J'avais peur, mais il me fallait avancer. Quelque chose m'attendait au sommet de cette colline, quelque chose que je ne voulais pas voir, et que pourtant je devais affronter, quelque chose de noir et de terrible.

Je marchais. Et dans les hurlements du vent, je percevais un nom répété par mille voix, comme une incantation. Mais ce nom, je ne le comprenais pas.

Puis, soudain, ce fut le silence terrifiant. Le vent et les voix s'étaient tus. Sur le sommet dénudé de la colline était dressée une haute pierre noire dont les contours se dessinaient vaguement dans l'obscurité. La forme de cette pierre m'évoquait...quoi donc ?

Tout à coup, un éclair a illuminé la nuit, et j'ai vu : un chat ! La pierre représentait un chat gigantesque assis dans cette pose d'idole que j'avais tant de fois observée.

Comme si l'éclair avait donné vie à la pierre, deux yeux se sont allumés dans la tête de la bête, deux prunelles aux reflets de vif-argent. La gueule de pierre s'est ouverte sur un miaulement horrible. Le ciel s'est déchiré, vomissant des nuées incandescentes. Des astres tombant en longs traits de feu explosaient autour de moi comme des bombes, incendiant notre petite ville que je voyais là-bas, au pied de la colline, se tordre dans un brasier de fin du monde, tandis que l'abominable miaulement sortait sans fin de la gueule de la bête.

Alors j'ai compris que l'enfer était venu prendre possession de notre terre.

Renversant la tête en arrière, j'ai hurlé, hurlé, hurlé... »

Extrait du roman *Je ne veux pas aller au tableau !* de Danielle Fossette (1997)

« Aujourd'hui, c'est jeudi j'ai mal au ventre.

- Tu as mangé trop de chocolat, me dit maman.

Mais moi, je sais bien que le chocolat ne donne pas mal au ventre seulement le jeudi. Papa pense que j'invente une raison de rester à la maison au lieu d'aller à l'école, parce que je suis paresseux. Moi, je veux bien être courageux, mais je n'y peux rien : mon ventre ne l'est pas. Mes parents sont contents quand ils trouvent tout seuls des explications parce que comme ça, ils se croient très grands. Mais s'ils me demandaient, je pourrais leur expliquer ce que mon ventre veut dire. En fait, c'est le jeudi que la maîtresse envoie un élève au tableau pour corriger les mathématiques et moi, j'ai très peur d'aller au tableau. Et quand j'ai peur, je ne sais même plus compter. Je ne peux pas en parler à mes copains, ils se moqueraient de moi ! Je suis sûrement le seul à avoir peur et j'ai honte. Je ne peux pas non plus en parler à la maîtresse : elle me dirait que je n'ai pas bien appris mes tables d'addition. Pourtant, je les ai revues avec mon grand frère. Rien qu'en pensant à ma copine Pauline qui récite tout par cœur quand elle va au tableau, je me sens tellement nul que mon ventre est encore plus malade. Dans le bus qui nous amène à l'école, tout le monde rit et parle ; mais moi, je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à ce maudit tableau. Je m'installe dans la classe et le supplice commence. La maîtresse regarde tous les élèves et cherche une victime. »

« C'est alors que quelque chose l'arrêta sur la première marche du porche et elle se tint dans l'ombre, tandis que des quantités de lucioles passaient devant elle. Elle entendit la voix du Prêcheur dans la maison et le babillage de la petite fille formant avec la sienne un joyeux contrepoint et Willa pensa : « elle, du moins, elle l'aime. John ne l'aimera jamais parce qu'il est plein de l'ancienne perversité de son père, mais ma petite Pearl l'aime. Ils sont ensemble en ce moment au salon, pensa-t-elle avec attendrissement. Et Harry lui raconte une sainte histoire tirée de l'antique Bible. » Mais, elle s'arrêta encore (...) curieuse, écoutant leurs voix et l'ascension lente et légère comme une plume d'un hanneton contre le vantail.

- John est méchant, disait Pearl. Nous ne l'accueillerons pas avec nous, hein ?
- Non, vraiment pas ! dit le prêcheur en grondant doucement. Nous allons avoir une conversation entre nous, seulement toi et moi.
- A propos de secrets, dit Pearl. Dis-moi un secret, s'il te plaît.
- Eh là, un peu de patience ! s'exclama Prêcheur. Je t'ai dit mon secret moi, tout ce qui concerne ma rencontre avec ton papa. C'est à ton tour maintenant.
- Bon, alors ! Quel secret vais-je dévoiler ?
- Eh, bien tu pourrais commencer par me dire quel âge tu as !
- C'est pas un secret ! J'ai cinq ans, bientôt six !
- Bon, allons, bien sûr ! C'est pas un secret, hein ? Bon et cela ? Quel est ton nom ?

Pearl rit à s'en étouffer.

- Tu plaisantes, vraiment, dit-elle. C'est pas non plus un secret. Mon nom est Pearl !
- Tut ! Tut ! s'écria Prêcheur, avec un feint découragement. Alors je crois qu'il va falloir que je recommence.
- Dis-moi un autre secret ! s'écria Pearl. Au sujet de papa !
- Eh non. C'est à ton tour maintenant. Tu dois me révéler un secret maintenant.
- Très bien. Tu m'en révéleras un autre, alors ?
- Oui ! Certes ! Certes !

Il s'interrompit un moment et Willa immobile, souriante, écoutait avec bonheur. Le vent nocturne parcourait doucement la maison et elle pouvait percevoir le froid chuintement du vent faire tinter la porcelaine dans le placard.

- Où l'argent est-il caché ?

Mais à ce moment Pearl redevint immobile, mordant son doigt, pensant à John, si méchant, enfermé dans la chambre, derrière la porte sombre.

- John est méchant, dit-elle doucement.

- Oui ! oui ! Ne t'occupe pas de John pour le moment. Où l'argent est-il caché ? dit le prêcheur et la voix était un peu étranglée, la fureur si nettement proche alors de la sombre surface des marais, l'orphie décrivant des cercles furieux à travers les ombres tachetées du soleil des hauts-fonds.
- Mais John m'a fait jurer, dit-elle dans un souffle.

Et alors il ne put se contenir davantage. Le jeu avait pris fin : les jouets étaient ramassés et déversés dans la boîte et le couvercle fixé, l'heure des enfants était passée. L'orphie bondit des vertes profondeurs et alors les rides de l'eau se brisèrent. Sa voix était aussi vive et aussi pleine dans le silence du soir que le coup d'un couperet du boucher sur le billot. »

« Ce jour-là, on était au bout du monde, tellement loin de mes copains et de mes copines que j'avais envie de pleurer. J'étais assise tout à fait à l'avant. Papa et maman dormaient à l'intérieur. C'est le pilote automatique qui conduisait. Je serrais Arthur le tigre, contre moi. Soudain, il a fait noir. Le ciel s'est rempli de vilains nuages si bas qu'on pouvait presque les toucher. La mer s'est mise à vouloir rejoindre le ciel, en faisant monter vers lui des vagues hautes comme des maisons. Papa et maman sont sortis sur le pont et j'ai compris à leurs visages que cet orage n'était pas un orage comme les autres.

- Une tempête ! a dit maman.
- Héloïse ! m'a crié papa. Pourquoi tu ne nous as pas prévenus ? Rentre dans ta cabine, vite !

J'ai mis Arthur dans mon tee-shirt et j'ai couru vers l'arrière. A cet instant, le vent a tourné. Le bateau s'est penché comme s'il allait chavirer. C'est alors que j'ai vu la vague. Elle venait sur nous par le côté à toute vitesse, et elle faisait le bruit d'un avion à réaction qui décolle. Ça n'était pas une simple vague, c'était une montagne qui nous cachait, et qui allait s'écrouler sur nos têtes. J'ai crié :

- Attention !!!!

Alors, il y a eu un choc terrible comme une fin du monde pour nous tout seuls. La vague a éclaté sur le pont. Elle nous a recouverts, aplatis, chahutés, comme du linge dans une machine à laver. Et puis elle en a eu assez de nous embêter et elle a continué son chemin. Le bateau s'est redressé courageusement. »

Extrait de la nouvelle *La peur* de Guy de Maupassant (1882)

« C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements.

Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance. [...]

Le narrateur arrive dans la maison d'un garde forestier. Il y découvre une famille terrorisée.

Un vieil homme à cheveux blancs, à l'œil fou, le fusil chargé dans la main nous attendait debout au milieu de cuisine tandis que deux grands gaillards, armés de haches, gardaient la porte. Je distinguai dans les coins sombres deux femmes à genoux, le visage caché contre le mur.

On s'expliqua. Le vieux remit son arme contre le mur et ordonna de préparer ma chambre ; puis comme les femmes ne bougeaient point, il me dit brusquement :

- Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler, je l'attends encore ce soir. [...]

Les heures passent et la tension monte. Tout le monde attend avec angoisse la visite du fantôme de cet homme tué deux ans auparavant.

Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fou ! Alors, le paysan qui m'avait amené se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt ; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain, tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut : un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt ; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter, d'une main hésitante ; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme

ferait un enfant avec son ongle ; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tache blanche avec des yeux lumineux comme ceux des fauves. Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif.

Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré. Et aussitôt les fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du cœur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur.

Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.

On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour.

Au pied du mur, contre le poile, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle. »

Extrait du roman *Enfance* de Nathalie Sarraute (1983)

« « Si tu le touches, tu meurs »

Nous nous promenons je ne sais où à la campagne, maman avance doucement au bras de Kolia. Je reste en arrière plantée devant le poteau de bois. « Si tu le touches, tu meurs », maman a dit ça. J'ai envie de le toucher, je veux savoir, j'ai très peur, je veux voir comment ça fera, j'étends la main, je touche avec mon doigt le bois du poteau électrique... et aussitôt ça y est, ça m'est arrivé, maman le savait, maman sait tout, c'est sûr, je suis morte, je cours derrière eux en hurlant. Je cache ma tête dans les jupes de maman, je crie de toutes mes forces : je suis morte... ils ne le savent pas, je suis morte. Mais qu'est-ce que tu as ? Je suis morte, morte, morte, morte, j'ai touché le poteau, voilà, ça y est, la chose horrible, la plus horrible qui soit était dans ce poteau, je l'ai touché et elle est passée en moi, elle est en moi, je me roule par terre pour qu'elle sorte, je sanglote, je hurle, je suis morte. Ils me soulèvent dans leurs bras, ils me secouent, ils m'embrassent. Mais non, mais tu n'as rien. J'ai touché le poteau, maman l'a dit. Elle rit, ils rient tous les deux et cela m'apaise. »